

*Mais je vois une illustre et brillante jeunesse
Qui va des chants sacrez relever la noblesse.
Saint Cyr en retentit ; la Cour dans ce saint lieu
Va goûter le plaisir d'entendre louer Dieu.
Alors au bruit flatteur de cent voix innocentes,
S'impriment dans les cœurs mille vertus naissantes.
Alors, comme en triomphe, et dans sa majesté,
Descend jusques à nous l'auguste vérité.
C'est là le fonds heureux, c'est la source féconde
D'où sortent les vertus qui vont briller au monde¹.*

AVANT-PROPOS

La présente édition s'inscrit dans une longue tradition racinienne, couronnée par les dernières éditions critiques qui virent le jour autour du tricentenaire de la mort du poète, en 1999. Cette situation favorable rendait paradoxalement l'entreprise hasardeuse ; mais lorsque, à la deuxième scène du premier acte, les jeunes filles de la suite d'Esther viennent rejoindre leur reine sur les fameux vers,

UNE ISRAËLITE

Ma sœur, quelle voix nous appelle ?

UNE AUTRE

J'en reconnais les agréables sons.
C'est la Reine.

les « agréables sons » prennent corps et le texte versifié laisse place à la musique.

Seule une édition mixte, telle celle que nous proposons, pouvait respecter l'alternance – souhaitée par Racine et réalisée avec le concours du musicien Jean-Baptiste Moreau – entre les scènes déclamées et les intermèdes musicaux qui s'insèrent dans la tragédie. Rompant avec la tradition éditoriale, nous avons voulu non un théâtre de texte, mais un théâtre tourné vers sa réalisation spectaculaire, qui réunisse en un même document critique les parties déclamées par les personnages et la musique du prélude et de l'ouverture qui encadrent le prologue, des chœurs, des airs, des récits et des récitatifs, des ensembles et des symphonies instrumentales. Notre édition suit le cours de la tragédie, remplaçant les intermèdes à leur place d'origine, de la manière dont les bibliothécaires de Louis XIV ont consigné la pièce dans les collections royales. La longue expérience de ce théâtre hybride nous poussait en effet à considérer la musique et la déclamation comme un tout indissociable, et nous incitait à faciliter l'approche que les musiciens et les metteurs en scène auront de cette tragédie dont les insertions musicales n'obéissent à aucune structure préétablie.

UNE « ESPÈCE DE POÈME »

Esther, avant-dernière tragédie de Racine, fut créée à Saint-Cyr en janvier 1689. Elle marque le retour attendu mais éphémère de Racine au théâtre, qui se prolongera une seule fois, avec la création d'*Athalie* deux ans plus tard. Cependant, il ne s'agissait nullement, pour l'historiographe du roi, d'un retour à la scène après le long silence qui avait suivi *Phèdre*, créée en 1677. La commande était d'un autre ordre et *Esther* d'un genre nouveau, ce que confirme l'imprécision des termes par lesquels les courtisans ont désigné l'œuvre (« poème », « opéra », « divertissement »).

La difficulté à qualifier *Esther* vient d'abord du sujet biblique peu dramatique proposé par Racine. Directement inspirée de l'Ancien Testament, *Esther* mariait l'enseignement de l'histoire sainte et les vertus de l'*exemplum*. L'histoire, consignée dans le cinquième des petits livres de l'Ancien Testament qui forment les Cinq Rouleaux, est située à Suse, où règne Assuérus. Aman, ennemi héréditaire des Juifs et premier prince de la cour, éprouve une violente jalousie envers le juif Mardochée, qui a sauvé la vie du roi en le prévenant du complot préparé par deux eunuques, ce qui le dispense des signes extérieurs de respect auxquels doit se plier Aman lui-même. Ce dernier complot une pogrom contre les Juifs. Mardochée, dont la confiance en Dieu est sans limite, demande à Esther, épouse d'Assuérus, d'intercéder auprès du roi. Assuérus, qui a pourtant récemment répudié Vasthi, n'a pas appelé Esther auprès de lui depuis un mois : l'entrée de la reine dans la salle du trône la rendrait coupable de la peine de mort. Chez Racine, c'est la seule crainte de son époux et roi qui motive l'émotion d'Esther ; devant la surprise (ou, dans la Bible, la colère) d'Assuérus, elle tombe évanouie ; loin de la blâmer, le roi, touché, l'invite à parler. Esther demande alors qu'Assuérus et Aman l'honorent de leur présence à un dîner au cours duquel, face au ministre du roi, Esther dévoile son identité : juive de

portées, auxquelles le copiste a parfois ajouté une dix-septième portée, souvent tracée à la hâte. Enfin, les accolades, tracées après la copie, l'ont été de manière approximative. Ainsi, p. 91, une accolade réunit deux portées qui correspondent en fait à deux systèmes différents (voir fac-similé de la p. 91 de la source A, p. LX).

L'édition Ballard (désignée comme source B) présente, elle, une musique pour voix mixtes, la voix inférieure des chœurs et certains solos étant copiés en clef de *fa*. Ce choix correspond à des nécessités commerciales, le répertoire pour voix mixtes étant plus facile à diffuser⁷⁵. La musique de l'édition de Chr. Ballard est très proche de celle de la source Philidor. L'absence de l'air « J'admire un roi victorieux » dans l'édition de Chr. Ballard ne peut s'expliquer que par un oubli. En outre, A et B sont les seules sources contenant la musique instrumentale, c'est-à-dire à la fois les pièces instrumentales (prélude, ouverture, entracte et marche), et l'accompagnement des voix, qui font défaut dans toutes les autres sources de la musique de Moreau. En dépit de leurs divergences apparentes, une filiation apparaît entre ces deux sources principales : l'édition a manifestement été établie d'après le manuscrit de la bibliothèque du roi. Les erreurs décelées dans la copie Philidor y sont parfois reproduites, plus rarement corrigées (notamment les altérations omises dans la source A) ; à l'inverse, de menues coquilles inhérentes à l'édition en caractères mobiles émaillent la partition imprimée : erreur de clefs ou, plus rarement encore, de notes.

PRINCIPES D'ÉDITION

ÉDITION DU TEXTE

Préface et textes déclamés

Pour l'ensemble des textes non chantés, nous avons retenu la seule édition originale de Racine, à l'exclusion des éditions ultérieures et de la source manuscrite comportant aussi la musique. L'édition de 1697 a été utilisée pour corriger les rares coquilles de l'édition originale. Préface de l'auteur, scènes déclamées, didascalies proviennent donc de la première édition de la tragédie dont on a conservé l'orthographe et la ponctuation. Toutefois, cette édition dépouillée de la musique ne pouvait suffire à établir le texte chanté : d'une part, Moreau a apporté quelques modifications au texte racinien (changement d'un mot, inversion de deux vers, etc.), d'autre part, le phénomène des répétitions (de vers, d'hémistiches, de mots) interdit de respecter exactement la ponctuation de la source littéraire.

Didascalies et nomenclature musicale

L'ensemble des didascalies provient de l'édition de Racine, y compris celles qui, en présence de la partition musicale, devenaient redondantes, comme « Toute cette Scene [est] chantée » (I, 5), « Cette Scene est partie déclamée sans chant, & partie chantée » (II, 8),

ou encore « Tout le reste de cette Scene est chanté » (III, 3). En revanche, les indications de distribution vocale – qui divergent entre source littéraire et sources musicales, Moreau ayant remanié les structures vocales –, se fondent sur la source A, à une exception près : la mention « A 2. » portée devant les duos a été remplacée, conformément à la source B, par « A deux », pour éviter toute confusion avec une indication métrique. Lorsque l'édition littéraire s'avère plus précise que les sources musicales, on a ajouté le complément d'information en note de bas de page. Ainsi de la présence de « Tout le chœur entrant sur la scène par plusieurs endroits différents » (I, 2), de l'attribution de l'air « Hélas ! si jeune encore » (I, 5) à « Une des plus jeunes » ou encore du duo de la même scène « Dieu, qui veux bien » à « deux des plus jeunes ». Le manuscrit de la bibliothèque du roi (source musicale A) omet aussi une indication d'importance que Racine a portée en marge du cantique : « Ces quatre Stances sont chantées alternativement par une voix seule & par tout le Chœur. » Il semble que Moreau ait souhaité cette alternance entre soliste et chœur à laquelle se prête aisément la forme strophique, puisque l'édition de Chr. Ballard reproduit cette précision. Elle est indiquée, au même titre que les didascalies, en bas de page.

On a respecté, dans les intermèdes, la désignation des solistes telle qu'elle apparaît dans la source A, généralement suivie par Chr. Ballard. Lorsqu'elle fait défaut dans le manuscrit de Philidor et dans l'édition, on l'a précisée entre crochets [], en adoptant le principe suivant : on trouvera « [Une Israélite] » en début d'intermède, après un chœur ou une pièce instrumentale, et « [Une autre] » lorsque sont enchaînées des pièces solistes. Dans le dernier intermède, trois solos se succèdent, respectivement pour dessus, bas-dessus et de nouveau pour dessus. Aucune des sources retenues (A, B, édition de Racine) ne précise si le troisième (« On peut des plus grands rois », p. 67) doit être chanté par la première soliste ou par une troisième.

Les noms génériques des pièces (« cantique », « entracte », « marche ») proviennent eux aussi de la source A. Dans le cas contraire, on a précisé la provenance en bas de page ; il s'agit essentiellement d'indications agogiques (« lentement ») omises dans A mais qui figurent dans B. L'édition racinienne désigne le cantique du terme de stances (la didascalie de Racine précise « Ces quatre Stances sont chantées alternativement par une voix seule & par tout le Chœur »). On lui a préféré la terminologie musicale de « cantique » adoptée par Moreau, qui désigne sans ambiguïté la forme strophique de cette pièce, unique dans toute la tragédie⁷⁶.

Le texte chanté

La désignation des pièces chantées et la nomenclature vocale ne pouvaient donc suivre la seule édition littéraire ; d'autant moins que Moreau a modifié à plusieurs reprises l'effectif proposé par Racine, en attribuant à une soliste des vers écrits pour le chœur et inversement. Ces aménagements très communs permettent d'étirer le texte, par le

C'est lui, qui rassembla ces Colombes timides
 Esparses en cent lieux, sans secours, & sans guides.
 Pour elles à sa porte élevant ce Palais,
 Il leur y fit trouver l'abondance & la paix.

Grand Dieu, que cet ouvrage ait place en ta memoire.
 Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire
 Soient gravez de ta main au Livre où sont escrits
 Les noms prédestinez des Rois que tu cheris.
 Tu m'écoutes. Ma voix ne t'est point estrangere.
 Je suis la Pieté, cette Fille si chere,
 Qui r'offre de ce Roy les plus tendres soupirs.
 Du feu de ton amour j'allume ses desirs.
 Du zele, qui pour toy l'enflâme & le dévore,
 La chaleur se répand du Couchant à l'Aurore.
 Tu le vois tous les jours devant toy prosterné
 Humilier ce front de splendeur couronné,
 Et confondant l'Orgueil par d'augustes exemples,
 Baiser avec respect le pavé de tes Temples.
 De ta gloire animé, lui seul de tant de Rois
 S'arme pour ta querelle, & combat pour tes droits.
 Le perlide Interest, l'aveugle Jalousie
 S'unissent contre toy pour l'affreuse Hérésie.
 La Discorde en fureur fremit de toutes parts.
 Tout semble abandonner tes sacrez estendards,
 Et l'Enfer couvrant tout de ses vapeurs funebres
 Sur les yeux les plus saints a jetté ses tenebres.
 Lui seul invariable, & fondé sur la Foy,
 Ne cherche, ne regarde, & n'écoute que toy;
 Et bravant du Démon l'impuissant artifice,
 De la Religion soutient tout l'édifice.

Grand Dieu, juge ta cause; & déploie aujourd'hui
 Ce bras, ce mesme bras, qui combattoit pour lui,
 Lors que des Nations à sa perte animées
 Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.
 Des mesmes Ennemis je reconnois l'orgueil.
 Ils viennent se briser contre le mesme écuëil.
 Déjà rompant par tout leurs plus fermes barrieres,
 Du débris de leurs Forts il couvre ses frontieres.

Tu lui donnes un Fils prompt à le seconder,
 Qui sçait combattre, plaie, obeïr, commander;
 Un Fils, qui comme lui suivi de la victoire,
 Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire;
 Un Fils à tous ses vœux avec amour soumis,
 L'éternel desespoir de tous ses Ennemis.
 Pareil à ces Esprits que ta Justice envoie,
 Quand son Roy lui dit, Pars, il s'élançe avec joye,
 Du tonnerre vangeur s'en va tout embraser,
 Et tranquille à ses piez revient le déposer.

Mais tandis qu'un grand Roy vange ainsi mes injures,
 Vous, qui goutez icy des délices si pures,
 S'il permet à son cœur un moment de repos,
 A vos jeux innocens appelez ce Héros.
 Retracedez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
 Et sur l'Impieté la Foy victorieuse.

Et vous, qui vous plaisez aux folles passions,
 Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,
 Profanes amateurs de Spectacles frivoles,
 Dont l'oreille s'ennuye au son de mes paroles,
 Fuyez de mes plaisirs la sainte austerité.
 Tout respire icy Dieu, la paix, la verité.

Ouverture

30

35

Scene V

Toute cette Scene [est] chantée.

Le Chœur

160 RITOURNELLE

SEUL(E) 1)
Pleu-rons, et ge-mis-

166

-sons, mes fi - de - les Com-pa - gnes. À nos san - glots don - nons un li - bre

172

-cours. Le-vons les yeux vers les sain - tes mon - ta-gnes, D'où l'In-no-cence at-tend

178 SIMPH(ONIE)

tout son se - cours.

1) Racine précise: « Une Israélite seule ».

Scène VIII

Elise, partie du Chœur

Cette Scène est partie déclamée sans chant, & partie chantée.

ELISE

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes?
 D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter?
 Est-ce Dieu, sont-ce les hommes,
 Dont les œuvres vont éclater?
 Vous avez vû quelle ardente colere
 Allumoit de ce Roy le visage severe.

UNE DES ISRAËLITES

Des éclairs de ses yeux l'œil étoit ébloui.

UNE AUTRE

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ELISE

Comment ce courroux si terrible
 En un moment s'est-il évanoui?

UNE DES ISRAËLITES

Un mo-ment a chan-gé ce cou-rage in-fle-xi-ble. Le Li-on ru-gis-

-sant est un A-gneau pai-si-ble. -ble. Dieu, nôtre Dieu sans

doute a ver-sé dans son cœur Cet es-prit de dou-

-ceur. Dieu, nô-tre Dieu sans doute a ver-sé dans son cœur Cet es-

-prit de dou-ceur, Cet es-prit de dou-ceur.